Histoire urbaine de l'Orient romain tardif

Catherine Saliou

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/3748>

DOI : 10.4000/ashp.3748

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2020

Pagination : 161-167

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Catherine Saliou, « Histoire urbaine de l'Orient romain tardif », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 151 | 2020, mis en ligne le 09 juillet 2020, consulté le 06 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/3748> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.3748>

HISTOIRE URBAINE DE L'ORIENT ROMAIN TARDIF

Directrice d'études : M^{me} Catherine SALIOU

Programme de l'année 2018-2019 : I. *Les villes de l'Orient romain dans la Chronographie de Malalas*. — II. *Topographie urbaine et cartes mentales : Antioche sur l'Oronte*.

I. *Les villes de l'Orient romain dans la Chronographie de Malalas*

On a poursuivi le travail engagé l'année précédente¹, en commençant par les passages de la *Chronographie* relatifs à Héliopolis-Baalbek. La « construction » du « grand temple » est attribuée par Malalas à « Antonin » (le Pieux), que Malalas confond certainement ici avec Caracalla (XI, 22²). Le récit du martyre de Gélasinus (XII, 50) présente des éléments qui permettent de l'ancrer dans la topographie de la ville d'Héliopolis, mais il n'en peut pas moins s'agir d'une fiction, élaborée à partir du nom du saint. Il participe en tout cas à la construction d'une identité païenne d'Héliopolis, et il atteste l'existence d'un lieu consacré à la mémoire d'un saint Gélasinus dans un village appelé Mariamnè, qui doit se trouver dans les faubourgs de Damas. Malalas attribue à Théodose I^{er} la destruction du grand sanctuaire d'Héliopolis, qu'il désigne comme le *Trilithon*, et sa transformation en église (XIII, 37). Le nom de *Trilithon* renvoie à l'évidence aux trois blocs mégalithiques du podium du temple. La comparaison du texte de Malalas aux passages correspondants de la *Chronique* de Théophane et de l'*Histoire d'Arménie* de Moïse de Khorène montre que leur source commune devait être un récit associant, pour mieux les opposer, Constantin et Théodose, en prenant pour exemples le sanctuaire d'Héliopolis, celui de Damas et trois sanctuaires de Constantinople. Chacun des trois auteurs a redistribué ce matériau de façon différente : Malalas a dissocié les informations concernant Constantinople de celles qui touchent à Héliopolis et Damas, et gommé l'opposition entre Constantin et Théodose. Par ailleurs, la tradition historiographique de langue syriaque – représentée en l'occurrence par la *chronique* du pseudo-Zacharie, Michel le Syrien, et la *Chronique de Zuqnin*, qui reprend l'*Histoire Ecclésiastique* de Jean d'Éphèse –, date la construction de l'église de 525, après l'incendie du temple, qui aurait été construit quant à lui par Salomon. Le pseudo-Zacharie précise que les trois blocs géants épargnés par la foudre qui causa l'incendie du temple sont le symbole de la Trinité et que l'église est dédiée à la Théotokos. On a donc affaire à deux récits distincts, mais développés tous deux autour du même édifice : l'église construite dans la cour du sanctuaire, démontée à l'époque du Mandat Français, mais fort heureusement étudiée auparavant par l'équipe de Theodor Wiegand. D'après les archéologues, cette église imposante ne peut être antérieure au milieu du v^e s. L'élaboration du récit attribuant sa construction à Théodose I^{er} est donc elle-même postérieure à cette date.

1. Voir *Annuaire. Résumés des conférences et travaux*, 150^e année, 2017-2018, Paris, EPHE, PSL, SHP, 2019, p. 180-184.
2. Nous renvoyons systématiquement à l'édition Thurn (H. Thurn, *Ioannis Malalae chronographia*, Berlin, New York, De Gruyter, 2000 [CFHB 35]).

La mention de la conversion du *Trilithon* de Baalbek est associée à celle de la transformation du grand temple de Damas en église (XIII, 37). On a repris le dossier des inscriptions gravées sur les baies de la triple porte du mur sud de l'enceinte intérieure du sanctuaire (désormais le mur sud de la mosquée), qui constituent l'unique témoin concret de sa christianisation. On a ainsi pu corriger la lecture et l'interprétation de l'inscription de la baie orientale³. À Damas, Malalas signale l'implantation de fabriques d'armes par Dioclétien (XII, 38). La présence de ces *fabricae* est confirmée par la *Notitia dignitatum*.

On a ensuite dressé un inventaire d'ensemble des mentions de cités et d'agglomérations de la Phénicie Paraliennne : Tyr, Sidon, le village de Chartima, Beyrouth, Byblos, Tripoli et Panéas. Les mentions d'édifices ou de lieux précis dans ces diverses localités sont rares, sauf dans le cas de Tripoli (XIV, 29, étudié l'année précédente). Un long passage concerne la statue du Christ qui aurait élevée à Panéas par l'hémorroïsse, nommé ici Véronique, en remerciement de sa guérison (X, 11-12). La présence de ce développement dans le texte de la *Chronographie* pourrait indiquer qu'il existait effectivement à Panéas au VI^e s. une statue ainsi identifiée, placée dans une église. La mention de cette statue dans le *De situ Terrae Sanctae* de Théodose semble le confirmer. Le fait que cette statue soit en électrum d'après Théodose et dans un alliage de bronze, d'or et d'argent d'après Malalas serait un argument supplémentaire. À ce propos, on a noté que la correction faite dans l'édition Thurn de la forme *θερμελάτου* en *θερμηλάτου* (p. 181, l. 37), d'après Jean Damascène, est inutile : en effet, contrairement à la forme *θερμηλάτος*, la forme *θερμελάτος*, formée sur *ἐλάτος*, ἡ, ὅν, est attestée dans la littérature technique. Malalas cite une pétition qui aurait été remise par Véronique à Hérode (Agrippa I, confondu avec Hérode Antipas). La mise au point de ce faux ne peut être antérieure au milieu du IV^e s. apr. J.-C., puisque c'est à partir d'une date qu'il faut fixer entre 346 et 350 qu'il est devenu obligatoire de demander à l'empereur l'autorisation d'élever une statue honorifique dès lors qu'elle était en bronze. Cette pétition respecte les formes canoniques des pétitions de l'Antiquité tardive, dans son organisation comme dans son appel à l'humanité (*philanthrôpia*) du prince. On peut imaginer diverses raisons à la fabrication de ce faux. L'une d'entre elles est qu'il permet d'inscrire la statue dans la catégorie des statues honorifiques et de la distinguer donc fermement d'une statue de culte.

Les agglomérations des provinces méridionales (Palestine et Arabie) sont relativement peu nombreuses à figurer dans la *Chronographie*. Cependant toutes les capitales provinciales sont mentionnées au moins une fois⁴.

La mention de la métonomase de Salaminè en Diospolis (X, 3) après sa reconstruction à la suite d'un tremblement de terre sous le règne d'Auguste, outre qu'elle est anachronique puisque Lydda est devenue une colonie romaine sous le nom de Diospolis sous le règne de Septime Sévère, semble ne pouvoir s'expliquer que par une confusion avec Salamine de Chypre.

3. Cf. C. Saliou, « À Damas, de l'Apocalypse aux Psaumes : une relecture de l'inscription SEG VII, 233 », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 210 (2019), p. 135-136.

4. Sur Césarée, *Annuaire. Résumés des conférences et travaux*, 147^e année, 2014-2015, Paris, EPHE, PSL, SHP, p. 111-114.

Les récits des révoltes samaritaines intervenues sous les règnes de Zénon (XV, 8) et de Justinien (XVIII, 35) sont ancrés dans la topographie religieuse de Césarée (église Saint-Procope) et de Naplouse (Mont Garizim, église de la Théotokos). Cependant le caractère artificiel du récit de la première révolte est mis en évidence par sa comparaison avec celui de la seconde et avec la version de l'historien Procope (*De Aed.* V, 7, 5-17). Seuls l'incendie et la restauration de l'église Saint-Procope à Césarée d'une part, et la construction de l'église de la Théotokos sur le mont Garizim d'autre part, semblent correspondre à des événements réels. En ce qui concerne la seconde révolte, la confrontation du texte du manuscrit O et de l'extrait recueilli dans les *Excerpta de Insidiis* (44, p. 171, l. 6 sqq) témoigne du caractère très souple de la tradition du texte de Malalas : tout se passe comme si un texte perçu comme trop long avait été abrégé de deux façons différentes par ses copistes, et les deux textes se complètent l'un l'autre. En ce qui concerne la topographie, la version transmise par les *Excerpta* signale notamment une église Saint-Basile à Néapolis. Or une église dédiée au martyr Basile est signalée à Scythopolis, où le saint aurait été supplicié. Compte tenu de la confusion de la tradition, on ne peut toutefois pas exclure l'existence d'une église Saint-Basile à Néapolis également.

On a ensuite abordé le dossier de Jérusalem.

L'importance de cette ville dans la *Chronographie* reflète la centralité de Jérusalem pour le christianisme. Malalas inventorie avec soin les divers noms qu'elle aurait portés au cours de l'histoire. L'intérêt de Malalas pour l'onomastique urbaine et les fondations urbaines est manifeste à travers l'ensemble de la *Chronographie*. Jérusalem à cet égard n'est pas traitée différemment d'une autre ville. Malalas attribue à Melchisedech une première fondation de la ville sous le nom de Salem (III, 2). Josué change ensuite le nom de la ville en Jébus (IV, 2), et David la restaure en lui donnant le nom de Jérusalem (V, 39). Enfin Hadrien lui donne le nom d'Aelia (XI, 17). Malalas lui-même ne désigne jamais la ville ainsi, mais toujours comme « Jérusalem ».

L'édifice le plus important de Jérusalem, pour Malalas, est le Temple, qui apparaît de façon récurrente dans la *Chronographie*. Pour Malalas, il n'y a eu qu'un seul Temple, construit par Salomon, et c'est ce Temple qui a été détruit à l'issue du siège de 70 (V, 39 ; VI, 22-23 ; X, 26 ; X, 45). Le récit de cette destruction est associé à un développement sur des constructions effectuées par Vespasien au Proche-Orient à partir du butin de la guerre de Judée (X, 45-46). Ce développement associe donc Jérusalem, Antioche et Césarée, autrement dit la métropole religieuse de la région, la capitale de la province de Syrie et du diocèse d'Orient, et la capitale de la province de Palestine I^{re}. Malalas attribue ainsi à Vespasien d'une part, l'érection d'un monument remployant une partie du butin et constituant donc une sorte de trophée devant l'une des portes d'Antioche (les Chérubins), d'autre part, la construction de deux édifices de spectacle financés par le butin, à Daphné et Césarée, et aménagés tous les deux à l'emplacement d'une synagogue détruite pour l'occasion.

Sans s'attarder sur les Chérubins, déjà étudiés, on s'est intéressé plutôt aux constructions de Daphné et Césarée. Le théâtre de Daphné aurait porté une inscription mentionnant sa construction ἐξ πραιδα Ἰουδαία – transcription d'une formule latine qui serait « *ex praeda Iudaea* ». On a rappelé l'importance de la guerre de Judée et

du butin de cette guerre dans la propagande des Flaviens et son empreinte dans le paysage urbain romain. Cependant, du II^e s. av. J.-C. à l'époque impériale, la formule épigraphiquement attestée pour commémorer une construction financée par le butin de guerre est « *de (ou ex) manubiis* ». C'est celle qui a été utilisée en particulier dans le cas du Colisée. La formule *ex praeda* a pu être trouvée par Malalas ou sa source dans des textes littéraires ou juridiques latins. On aurait donc affaire à un faux : une citation épigraphique ayant toutes les apparences de l'authenticité, d'autant plus que des fragments d'inscription retrouvées au théâtre de Daphné montre qu'il comportait en effet des inscriptions latines. Mais à quoi aurait servi ce faux et dans quel contexte intellectuel et politique a-t-il pu être élaboré ? La mention de la destruction d'une synagogue, à Daphné comme à Césarée, fournit une clé d'interprétation : les synagogues sont protégées par le pouvoir impérial et les épisodes locaux connus de destructions ou confiscations de synagogues ont entraîné, à Antioche comme à Callinicum, de fortes tensions entre le pouvoir impérial et les populations locales. La mention de la destruction de synagogues par un empereur a donc une fonction légitimatrice. La mémoire du butin de la guerre de Judée est restée vivante dans l'Antiquité tardive, et elle a pris même une nouvelle actualité sous le règne de Justinien, avec le transfert à Constantinople, à la suite de la conquête de l'Afrique Vandale, d'une partie de ce butin, saisi par Gélimer et transporté à Carthage au v^e s. Procope de Césarée signale même que ce butin aurait été réexpédié par Justinien à Jérusalem (Proc. *Bell.* 4, 9, 5-9). Le faux a pu être élaboré à n'importe quel moment entre le iv^e et le vi^e s. L'existence bien réelle d'un théâtre à Daphné, orné d'inscriptions latines (trouvées dans un état très fragmentaire) a favorisé son élaboration. Ce théâtre a été daté par ses fouilleurs de la seconde moitié du i^{er} s. apr. J.-C., et rien n'exclut qu'il ait été construit sous le règne de Vespasien. De même, il est possible que l'odéon dont la construction est attribué à Vespasien à Césarée soit identifiable à l'édifice de spectacle retrouvé en lisière sud de la ville. Mais on peut se demander dans les deux cas si le choix d'attribuer à Vespasien la construction de deux édifices de spectacle n'est pas une allusion au Colisée, et il est en revanche certain que le texte de Malalas ne peut en aucun cas venir à l'appui d'une datation de l'un ou l'autre de ces deux édifices.

Après ce détour par Antioche et Césarée, on est revenu à Jérusalem. On a relevé l'importance du rôle joué par les femmes de la famille impériale (Hélène, Eudocie, Théodora, cf. XI, 17, XIV, 8, XVII, 19), qui fait contraste avec l'absence des empereurs eux-mêmes dans l'histoire de la ville d'après Malalas. Eudocie en particulier est créditée de la restauration des remparts de la ville (XIV, 8).

En Palestine Seconde, Malalas ne connaît que Scythopolis, la capitale (V, 35-36 ; XIII, 41 ; XVIII, 35), et Tibériade, qui se confond au reste pour lui avec Hammat Tibérias (X, 10).

Le récit de fondation de Scythopolis (V, 35-36) s'intègre à un cycle narratif complexe, qui se développe à travers le livre V, consacré à la Guerre de Troie et à ses suites. Après le meurtre de Clytemnestre et d'Égisthe, Oreste et Pylade se rendent à Aulis, qui pour Malalas est en Scythie : Malalas confond en effet l'Aulide et la Tauride, et pour lui c'est à Aulis qu'Artémis est prêtresse du temple d'Artémis. Oreste, Pylade et Artémis fuient Aulis et, au terme d'un parcours qui les fait passer par l'Adiabène, ils arrivent en Palestine, dans un village appelé Trikômia. Ils sont bien

accueillis par les habitants, qui construisent un temple à Artémis. Iphigénie sacrifie une jeune fille appelée Nysa, dont la statue sera la Tyché de la cité qu'elle fonde ainsi et qui portera le nom de la victime. Le trio part ensuite pour la Syrie. Les Scythes envoyés à sa poursuite par le roi Thoas arrivent à Nysa, s'y fixent et donnent à la cité le nom de Scythopolis. Le récit se situe au confluent de plusieurs traditions : le mythe d'Oreste et d'Iphigénie, tel qu'il a été mis en forme par Sophocle et Euripide ; la tradition qui associe la diffusion d'une forme du culte d'Artémis aux errances d'Oreste, bien attestée durant tout la période impériale et l'Antiquité tardive ; le cycle narratif des sacrifices humains de fondation, qui court à travers la *Chronographie* ; enfin le motif de l'expédition envoyée avec interdiction de rentrer en cas d'insuccès, qui est emprunté à la légende d'Io. En revanche, la version que donne Malalas de la fondation de Scythopolis est très éloignée des traditions attestées sous le Haut Empire, qui font de Dionysos le fondateur de Scythopolis. De plus, le culte d'Artémis n'est pas attesté à Scythopolis. Il y a donc eu une forme de substitution de mythe.

II. Topographie urbaine et cartes mentales : Antioche sur l'Oronte

Une carte mentale est l'image mentale d'un espace. La réflexion sur l'apport des sources écrites à la connaissance de l'espace urbain implique de prendre en compte les diverses cartes mentales sous-jacentes aux textes utilisés. Le travail effectué en 2018-2019 se situe dans le prolongement d'une entreprise, engagée les années précédentes, de relecture des sources relatives à l'espace urbain d'Antioche sur l'Oronte, étudiées ici comme des sources sur la façon dont l'espace urbain est perçu, décrit, manipulé par le discours. On s'est attaché plus particulièrement cette année aux textes du IV^e et du V^e s. Après une présentation générale de l'état des recherches et de la bibliographie récente, on a commencé par l'*Éloge d'Antioche* (discours 11) de Libanios. Il s'est avéré qu'une lecture de ce texte de l'Antiquité tardive au prisme des analyses de Kevin Lynch⁵ était non seulement possible, mais même féconde, dans la mesure où les critères d'appréciation de la « qualité » de l'image mentale fournis par Lynch permettent d'expliquer l'efficacité de la description de l'espace urbain antiochéen par Libanios. On s'est ensuite demandé quelle était la portée ou la valeur de la carte ainsi « dessinée » par Libanios dans le discours 11. Est-elle propre à l'orateur ou s'agit-il d'une carte mentale partagée ? Un début de réponse à cette question peut être apporté en puisant dans le reste de l'œuvre abondante de Libanios. On a ainsi relevé les passages faisant référence à une image de la ville commune à l'orateur et à ses auditeurs (*Or.* 4, 13 ; 31, 20), et en particulier aux limites de la ville, à ses portes, et à son organisation d'ensemble (*Or.* 1, 86 ; 15, 76 ; 22, 17 ; 26, 12 ; 27, 14). Il s'agit souvent d'évocations de parcours. D'autres passages concernent des éléments spécifiques de la structuration de l'espace urbain : l'île (*Or.* 20, 44), l'Oronte (*Or.* 1, 126 ; 15, 48) ; la montagne (*Or.* 21 ; 28). La lettre 1446 Förster relate quant à elle un qui-proquo relatif à un itinéraire, qui peut s'expliquer par un conflit d'images mentales.

5. *L'image de la cité*, Paris, Dunod, 1969, trad. par M.-F. et J.-L. Vénard d'un ouvrage paru en 1960 au MIT.

On s'est ensuite penché sur le *De Excidio Hierosolymitano*⁶. Il s'agit d'un récit en latin de la guerre de Judée fondé sur la *Guerre des Juifs* de Flavius Josèphe et datable du règne de Valens, et dont l'auteur est inconnu. Il a été proposé qu'il puisse s'agir d'une œuvre de jeunesse d'Ambroise, ou d'une œuvre d'Évagrius, évêque eusébiien d'Antioche. Un passage de la *Guerre des Juifs* mentionnant Antioche comme la métropole de la Syrie et la troisième ville du monde romain (III, 29) est l'occasion d'une longue digression dans le *De Excidio* (III, 5). Ce texte déroutant puise à des sources diverses. L'image de la ville qui s'en dégage est assez proche de celle qu'en donne Libanios dans l'*Éloge d'Antioche* : extension en longueur, forte présence du relief, importance de l'Oronte. Le récit de l'assaut de la ville par les Perses au III^e s. est connu aussi par Ammien Marcellin (XXIII, 5, 3), Libanios (*Or.* 24, 38) et Eunape de Sardes (VI, 39 Goulet, CUF). Le texte du ps.-Hégésippe, s'il est bien datable du règne de Valens, serait le plus ancien ; il n'est pas la source directe d'Ammien, mais il est évident que les deux textes sont très proches, soit qu'ils transcrivent dans les mêmes termes un épisode transmis oralement par la mémoire antiochéenne, soit qu'ils utilisent une même source écrite. Les deux textes grecs sont plus brefs. L'épisode s'inscrit dans une tradition de jugement défavorable sur la population antiochéenne dans son ensemble, caractérisée par le goût des spectacles, et témoigne aussi d'une faiblesse objective des défenses d'Antioche. Pourtant le ps.-Hégésippe en fait un motif d'éloge et la démonstration de l'importance stratégique d'Antioche dans la défense de l'empire. À propos de l'Oronte, le ps.-Hégésippe est le témoin le plus ancien de l'étymologie du nom du fleuve selon laquelle il s'agirait d'une transcription du mot latin « Oriens » (cf. Malalas X, 10). Cette étymologie tend à faire de l'Oronte, c'est-à-dire d'Antioche, l'élément géographique le plus important de la région, ou plus précisément du diocèse d'Orient. Le trait le plus original de la description est peut-être l'affirmation selon laquelle la ville occupe le quatrième rang dans l'empire. Dans son ensemble, le texte porte la marque d'une vision géopolitique dans le cadre de laquelle la ville semble confondue avec l'ensemble du Proche-Orient.

Jean Chrysostome est peut-être l'auteur antiochéen le plus sollicité dans le cadre des recherches récentes sur l'espace urbain et ses représentations. Après un rappel bibliographique, on s'est arrêté sur quelques textes faisant référence de façon implicite ou explicite à une image d'ensemble de la ville et témoignant de l'importance de l'Oronte sous les règnes de Valens et de Théodose, faisant état d'un parcours à travers la ville ou évoquant l'agora ou les martyriums élevés à la périphérie de la ville.

Théodoret, né à Antioche, vraisemblablement vers 393 et mort entre 457 et 466, est quant à lui un auteur du v^e s. Pourtant, et sans doute parce que les références à l'espace urbain antiochéen figurent essentiellement dans ses ouvrages historiques et dans le récit d'épisodes ayant eu lieu au iv^e s., les points de rencontre entre l'image d'Antioche telle qu'elle apparaît dans son œuvre et celle dont fait état Libanios sont nombreux, qu'ils concernent l'opposition entre la « (ville) Neuve » et la « Vieille (ville) », l'orientation et le rôle de l'Oronte dans l'image de la ville, les balcons qui animent les façades des maisons, ou les reliefs qui dominent l'agglomération.

6. V. Ussani, *Hegesippi qui dicitur Historiae libri V*, Vienne (Autriche), 1960.

À ce point, il a paru utile de reprendre l'ensemble des textes désignant les reliefs ou les parties hautes de la ville. Dans ce cas précis, il est en effet possible à la fois de faire dialoguer des textes divers employant éventuellement un vocabulaire différent et de mettre en relation textes et terrain, davantage que lorsqu'il s'agit d'édifices disparus et non localisés, ou même que quand il s'agit de l'Oronte, dont le cours a changé depuis l'Antiquité. La « citadelle » ou « acropole », nommée Orokassias par les Antiochéens au ^{vi} s. d'après Procope, et que l'on peut identifier à la partie de la montagne d'Antioche située au sud du Parménios, car c'est là que se trouve son point culminant, est distinguée d'un autre mont – qui correspond donc au plateau situé au nord de la montagne d'Antioche –, désigné comme le Silpion par Malalas, qui y localise Iopolis, et comme le Staurin d'après Procope. Libanios et Théodoret évoquent tous deux à plusieurs reprises un espace qu'ils désignent par le terme ὑπόρεια (« pied de la montagne ») qui peut s'appliquer ici soit au versant de la montagne soit au plateau nord. Il s'agit en tout cas d'un espace distingué à la fois de l'acropole et de la ville basse, considéré comme une zone de confins et qui est à la fois un lieu de plaisir, de boisson, de prostitution, mais aussi un lieu d'ascétisme, bref un espace marginal par excellence.

Lors d'une dernière séance, on a inventorié les lieux présents à la fois dans l'œuvre d'au moins deux des trois auteurs en langue grecque, Libanios, Jean Chrysostome et Théodoret : l'agora, fréquemment mentionnée – en tant que place publique –, dans l'œuvre de Libanios, alors qu'elle est absente de sa description de la ville dans l'*Éloge d'Antioche* ; le réseau des rues ; les édifices de spectacles ; les bains ; le palais ; le champ de manœuvres, théâtre des jeux de pouvoir ; le « pied de la montagne ». Au fil des séances, des exposés ont été présentés par les auditeurs : Grégoire Poccardi a ainsi présenté l'apport des témoignages modernes à la connaissance de la « route de Laodicée » signalée par Malalas à propos de l'« acropole », et Naully M'Tima une étude du vocabulaire de la rue dans l'œuvre de Libanios.

Trois séances ont été consacrées à des interventions extérieures : le 11 avril 2019, Tomasz Waliszewski (université de Varsovie) : « Chiim et Porphyreon (Jiyeh) au Liban. Le paysage rural de l'arrière-pays de Sidon antique » ; le 23 mai, Jacques Leblanc (ArScAn) et Grégoire Poccardi (université Lille III, Halma) : « Recherches sur la topographie d'Antioche sur l'Oronte et de ses environs à partir de la documentation photographique de l'époque du Mandat français » ; le 6 juin, Hatice Pamir (Mustafa Kemal University, Antakya) : « The Antioch Houses: Planning, decoration, and household furnishing ».